

“ les potences ou notre héros avait accroché le parlement, quelle autre ville de France pourrait en dire autant? Nous avons les témoignages de César lui-même; il dit dans ses Commentaires, que nous sommes inconstants et que nous préférons la liberté à la servitude. (De bello Gallico, lb. 111).

“ J’ai dans ma poche une médaille à fleur de coin, qui représente le triomphe de César au Capitole, dit l’antiquaire, c’est une des mieux conservées.

“ Et il montra sa médaille. Un Breton un peu brusque et assurément illettré, la prit et la jeta dans la rivière: “ Que ne puis-je, dit-il, y noyer tous ceux qui se servent de leur puissance, pour opprimer les autres hommes.”

Mais revenons aux temps modernes. Lee et son armée au nombre de vingt-deux hommes environ (dit encore l’*Union Nationale* du 11 avril) s’est rendue à discrétion; la guerre est terminée. Embrassons-nous Folleville, et tirez le rideau, la farce est jouée.

Réflexion: Faut-il que les gens du Sud soient des gaillards énergiques, pour avoir résisté aussi longtemps avec une armée aussi peu nombreuse! VINGT-DEUX HOMMES!!!

Combien de fois n’avez-vous pas dit, et nous aussi de certaines gens qui ne brillent pas précisément par les qualités de l’esprit: qu’ils n’ont pas inventé la poudre? Eh! Eh! il ne faut plus rire avec ce dicton. Monsieur Reichen vient d’inventer la poudre!

C’est bien simple allez! la poudre à canon commune avait fait son temps, il l’a remplacé par la poudre de papier. Mon Dieu oui, c’est simple comme bonjour. Vous trempez une feuille de papier quelconque, dans une dissolution aussi quelconque, et vous obtenez le fulminate désiré. Quelle mine pour certains journaux dont le pétillant n’est pas l’apanage!

Prenez garde “ le *Perroquet* ” a été trempé; il est vif comme la poudre; il ne faut pas jouer avec.

Quel malheur que la guerre américaine soit terminée! nous avons là l’écoulement assuré des monceaux de poésies inédites, dont nous sommes encombré, on les aurait trempés dans la dissolution de Monsieur Reichen, et convertis en superbe poudre à canon à l’usage des Monitors. C’est alors, qu’elles n’auraient pas endormi ceux qui en auraient fait usage.

Le printemps a ramené avec lui une bonne chose dont nous étions sevrés depuis plus de six mois, nous voulons parler de la délicieuse musique que font à neuf heures du soir les fifres et les tambours de la garnison. Rien de réjouissant pour l’oreille d’un mélomane, comme ce charivari nocturne, aussi, la foule abonde-t-elle à ce concert en plein vent. Hier était pour nous jour de flânerie, et nous sommes allés l’entendre; cette musique a fait surgir en notre cerveau, des considérations philosophiques d’une profondeur étonnante, pour un homme qui n’en fait pas son état.

Nous nous disions, que c’est à juste titre que l’armée anglaise jouit d’une grande réputation de bravoure, et que le soldat qui subit sans sourciller ce vacarme infernal, doit pouvoir écouter sans que son cœur batte plus vite, les mâles accents du canon. Et qu’à nos yeux, le courage le plus héroïque, est de suppor-

ter pendant quinze minutes, ce tintamarre à jet continu.

N’en déplaise les nombreuses récriminations que nous avons reçues; nous nous inscrivons toujours contre l’exhibition du jupon rouge. Vous avez beau dire, mesdames, je suis désolé de n’être pas de votre avis; et malgré les correspondances bien senties, mais malveillantes que vous nous avez adressées, nous vous prouverons, clair comme le jour, que le prétexte de relever vos robes de crainte de les trainer dans la boue, est un sophisme, et que c’est surtout lorsque le temps est sec et la rue poudreuse, que les Jupons rouges brillent de leur plus vif éclat.

Si, encore, vous assortissiez les couleurs, le crime de lèse-élégance serait peut-être pardonnable; le noir et le rouge vont bien ensemble, le jaune pourrait encore passer, mais jugez de l’effet que produit une jupe bleue ou violette sur l’écarlate, de la sous-jupe. Fi! c’est vilain.

Nous savons bien que cela ne nous regarde pas, mais que voulez-vous, nous sommes ainsi fait, nous aimons à gloser sur tous les ridicules, mais croyez, mesdames, que la galanterie n’y perd rien, et que je n’en demeure pas moins le plus respectueux de vos admirateurs.

JACQUOT DU PERCHOIR.

P. S. Quant à ces petits Messieurs, nous avons perdu tout espoir de les ramener à de meilleurs sentiments, aussi les laisserons-nous désormais sucer en paix et en culottes courtes, leurs petites cannes. Ils ont adopté un signe de raillement; c’est une plume d’ivoire passée dans la ganse multicolore du chapeau! Comme le chasseur habile, nous distinguerons maintenant l’espèce à la plume.

SI J’AVAIS CINQ LOUIS A MANGER PAR JOUR.

Si j’avais cinq louis à manger par jour,
J’aurais un logis chaud et confortable,
J’aurais un bon lit, une bonne table,
Et je fêterais Bacchus et l’amour!.....

J’aurais des enfants si frais et si roses,
Qu’on en mangerait rien qu’en les voyant,
J’aurais en un mot, cinq cent mille choses
Qu’on ne peut avoir, hélas! qu’en payant.

J’aurais de grand vins dans ma vieille cave;
J’aurais de bons mets dans mon ratelier;
Puis quand je verrais un pauvre à l’œil cave
Je mettrais vingt louis dans son tablier.

J’aurais des chevaux, j’aurais des voitures,
Je m’occuperais de science et puis d’art,
Et j’aurais chez moi les belles peintures
De Wilhems, Corot, Gérôme et Tabar.

Pour mon serviteur, je prendrais un nègre,
Que j’appellerais—comme moi—Simon,
Je le porterais même à bon vinaigre,
Pour faire enrager jusqu’à Washington.....

J’aurais des amis; je ferais largesses;
Je rirais toujours;—étant bien heureux,—
Je secourrais toutes les détresses,
Et consolerais tous les malheureux!.....

—Moi aussi je l’espère, dit l’abbé d’un air qui prouvait qu’il y avait dans son esprit, plus de doute que d’espérance.

Puis, en homme qui a jeté son bonnet par dessus les moulins.

—Allons! allons! dit-il, à la frégate!

Bougainville semblait être servi par des génies, et ces génies semblaient obéir à l’abbé Rémy. De même que lorsque celui-ci avait crié: “Au Havre!” il avait trouvé la calèche toute attelée, de même, en criant: “A la frégate” il trouva la yole du capitaine toute parée.

Il descendit dans la barque, s’assit près de Bougainville qui prit le gouvernail. Douze matelots attendaient; les rames levées.

Bougainville fit un signe, les douze rames retombèrent; battant l’eau d’un mouvement si égal, qu’elles ne frappèrent qu’un seul coup.

La yole volait sur la mer comme ces araignées des eaux qui glissent sur leurs longues pattes:

En moins de dix minutes, on était à bord.

Il va sans dire que cette merveille maritime, qu’on appelle une frégate, éveilla au plus haut degré l’en-

thousiasme du bon abbé Rémy; il demanda à Bougainville le nom de chaque mâât, de chaque vergue, de chaque agrès.

De voiles, il n’en était pas question: toutes étaient carguées. Au milieu de la nomenclature des différentes pièces qui composent un bâtiment, on vint prévenir le capitaine qu’il était servi.

L’abbé et lui descendirent dans la salle à manger.

La salle à manger pouvait le disputer en commodité et en élégance, à celle du plus riche château des environs de Paris. L’abbé passait d’étonnement en étonnement.

Par bonheur, quoiqu’on fut au 15 Novembre, la mer était magnifique, il faisait une de ces belles journées d’automne, qui semblent un adieu envoyé à la terre, par ce soleil d’été, qu’on ne reverra que dans six mois.

L’abbé Rémy n’avait pas le moindre mal de mer, ce qui lui valut les félicitations des officiers supérieurs admis à la table du capitaine, et celles du capitaine lui-même.

J’irais en sournois au mois de décembre,
Surprendre l’artiste au maigre foyer;
Je lui meublerais sa petite chambre
Et payerais vingt ans de son lourd loyer.....

J’irais à côté, chez l’ouvrier sobre,
Je lui baillerais un millier d’écus,
J’en ferais un homme honnête et si probe,
Qu’on le citerait parmi les vertus.

Enfin je ferais tout ce qu’on peut faire
Lorsque l’on est riche et qu’on a bon cœur:
Je ferais mourir mon propriétaire
Envieux et jaloux de mon vrai bonheur!.....

Malheureusement, je suis bien loin d’être
Ce que j’ai rêvé..... j’ai bon pied, bon oeil,
De l’esprit comptant qui, loin de paraître,
Me donne l’air gai d’un humble cerceuil.

E. SIMON.

LES RIDICULES DE L’HUMANITE’.

Je vais attaquer, à main armée, les travers et les faiblesses du prochain,—cette tâche n’appartient-elle pas au *Perroquet* plus qu’à tout autre? et pourtant j’ai ma part de ces travers et de ces faiblesses; je les vois, je les sens, et d’autres les voient et les sentent encore mieux que moi. Je ne prétends pas me placer ici sur un piédestal pour juger les gens et les choses qui passent devant moi. En attaquant mes frères, je m’attaque moi-même: ma silhouette sera peut-être esquissée au milieu d’autres silhouettes qui sortiront de ma plume.

Pourquoi est-on ridicule?

Pour plus d’une cause. Quelques uns sont ridicules parcequ’ils manquent d’esprit, et le plus grand nombre parcequ’ils ont de l’esprit et le savent trop bien. L’amour propre est l’ennemi mortel du juste orgueil, c’est lui qui nous empêche de nous rapprocher de la perfection, c’est lui qui fait ressortir nos défauts, et voile à demi nos bonnes qualités. Presque toujours, on veut paraître ce qu’on n’est pas; on se glorifie de petites choses fort secondaires, et on oublie de cultiver de vrais dons du ciel, qui pourraient devenir un jour assez complets, pour justifier un amour propre légitime, et l’amour propre en vogue parmi nous, est aveugle, ni plus ni moins que la fortune; à tous deux, il faudrait un guide pour les empêcher de s’échouer sur des sujets et sur des têtes indignes de leur faveur.

J’ai connu une femme distinguée qui s’occupait de musique et de peinture. Elle avait, comme pianiste un vrai talent d’artiste et n’y attachait aucune importance: elle jouait simplement, et remerciait presque ceux qui l’écoutaient, et auxquels, sans s’en douter, elle procurait un grand plaisir. Ce naturel charmant la quittait, quand il était question des affreux badigeonnages qu’elle étalait partout sur les murs de sa maison; et hélas! sur des murs amis qui ne pouvaient se soustraire à ce malencontreux placardage.

J’ai connu une autre femme aimable et spirituelle, qui altérait le charme de sa personne et de son caractère en se faisant homme par ses allures et ses instincts. D’une nature énergique, ne redoutant ni l’eau, ni le fer, ni le feu, elle eut fait un général distingué ou un preux chevalier; mais hélas! elle était femme, et ne pouvant s’y résigner, elle préférait aux succès du monde et aux joies intimes, le mouvement, le danger évoqué par elle à chaque instant.

Cependant, vers le milieu du dîner, il lui sembla que le mouvement de la frégate augmentait.

Bougainville répondit que c’était le reflux, et se livra à l’exposé d’une savante théorie sur les marées.

L’abbé Rémy écouta avec la plus grande attention et le plus vif plaisir, la dissertation scientifique de son ami, et, comme il n’était pas étranger aux sciences physiques, il fit, de son côté, des observations qui parurent ravir en admiration les officiers.

Le dîner se prolongea plus longtemps que les convives ne le croyaient eux-mêmes.

Rien ne trompe sur la durée des heures; comme une conversation intéressante arrosée de bon vin.

Puis arriva le café, ce doux nectar, pour lequel l’abbé Rémy avait sa prédilection.

Celui du capitaine Bougainville offrait un si délicieux mélange de moka et de martinique, qu’en le sirotant à petites gorgées, l’abbé Rémy déclara n’en avoir jamais ris de pareil.

A continuer.

A. DUMAS.